

les goémoniers des abers

par rené georgelin



(Suite et fin de notre article paru dans le numéro de Septembre 1984 des "Cahiers de Landéda) - N° 3 - Pages 2 à 6)

—:oO:—

Goémoniers des îles

Les usiniers de la côte comprirent vite l'intérêt de transplanter là le centre de l'industrie goémonière. Après avoir acheté ces îlots, tous inhabités à l'exception de Molène, commune du canton de Saint-Renan, et les avoir rattachés, non plus à Ploumouguer, mais au Conquet, ils conçurent deux modes de production de soude de goémons, par des équipes sédentaires ramassant l'épave, par des équipes saisonnières de marins coupant en mer.

Trois communes fournissaient ces marins : Plouguerneau (Lilia), Landéda, Saint-Pabu. A bord des mêmes barques non pontées, ils partaient deux par deux, au printemps, "aux îles", emmenant avec eux la charrette et le cheval, quelques vivres, du pain de ménage, lourd, noir, serré, du beurre conservé dans des boules de buis, du lard ... Il y avait des traversées sans vent, et l'on peinait alors pendant huit heures sur les avirons; mais il y avait aussi le vent de Noroît aux brusques colères ... nos cimetières en disaient long sur ces voyages par leurs croix de péris en mer ! Arrivés le soir dans leur île, ils construisaient leur "gourbi" : un muret de pierres sèches, une tôle ondulée pour toiture, ou parfois une vieille barque renversée, un tuyau d'aération, des mottes de gazon pour boucher les trous, des fougères pour matelas, et à côté un abri aussi soigné pour le cheval. Ils vivaient là, six mois de l'année, partant à la marée du matin, revenant l'après-midi pour étendre leur récolte, ou brûler les algues sèches. Une fois par semaine, un bateau - on en comptait une quarantaine chaque été à Quéménès - faisait le courrier : il rentrait au village renouveler les provisions du clan, tandis que les soudes étaient expédiées au continent à l'usine du propriétaire de l'île.

On s'étonne parfois qu'en plein milieu du XXème siècle des hommes aient pu accepter une vie aussi primitive, aussi dure, loin de leur famille, loin de leurs champs, car tous avaient une petite ferme, dont l'entretien revenait alors à la femme, loin du médecin, du prêtre, de toute société ; repliés sur leur petite, mais combien fraternelle communauté. Et pourtant, même aujourd'hui quelques jeunes vont encore aux îles ...

Ils n'étaient, à vrai dire, que les occupants provisoires des îlots inhabités : Bannec, Litivy, Morgol, ou des Lédénez qui à basse mer se retrouvent liés à l'île mère. Les îles principales, Béniquet, Quéménès, Trielen, avaient leur ferme. Dans ces zones où abonde en toute saison le laminaire épave, il était tentant d'en assurer le ramassage ; sans doute, les soudes qu'il donnait avaient une teneur en iode moindre : 6 kg à la tonne, contre 15 à celles des laminaires coupés en mer. Mais l'usurier trouva vite une main-d'oeuvre originale : des interdits de séjour, des repris de justice, heureux de sentir entre eux et les gendarmes du Conquet les passes dangereuses de la Chimère ou du Krom, mais aussi des inadaptés, des hommes lassés de la tyrannie conjugale, des déclassés, comme ce notaire en faillite. Pour le transport des algues, il fallait des charrettes, des chevaux attelés à trois, ces hommes, ces chevaux, il fallait les nourrir. Alors le chef d'équipe se fit fermier ; les maigres terres, battues par les vents, furent soigneusement fumées : ni le goémon, ni le fumier ne manquaient, et bien vite, on récolta de l'orge, des choux, des pommes de terre, des légumes ... En 1948, la ferme de Quéménès comptait 24 hectares de terres labourables et élevait douze chevaux, autant de vaches, des porcs, de la volaille, assurant largement la nourriture des quarante domestiques : la bonne soupe aux légumes, le lard et les pommes de terre le midi, et le soir, un substantiel "hig ha farz". La marée apportait ses variantes au menu : crabes, ormeaux, que l'on ramassait alors à pleins paniers ...

En semaine, on buvait du lait : le dimanche, chaque homme avait droit à son litre de vin. Le fermier menait les travaux, selon l'honoraire fixé par l'extinction et l'allumage du phare des Pierres-Noires : ramassage, séchage,



brûlage des algues, laissant aux plus anciens, les travaux moins pénibles de la ferme ou même du ménage. La fermière, elle, dominait l'ensemble. Elle dirigeait la cuisine, tenait les comptes de l'exploitation comme ceux des domestiques, se rendait au Conquet pour les achats et les ventes, soignait les malades qui vivaient dans la crainte de mourir à l'hôpital, sur le continent. A elle, revenait le soin du spirituel, et chaque dimanche, elle sonnait la cloche pour la grande prière et la récitation du chapelet, jusqu'au jour où un ancien séminariste, venu grossir la troupe, se vit chargé de lire l'Évangile. Et nos gaillards égrenaient leurs "Ave" en pensant au verre de rhum qui était traditionnellement servi aux fidèles : il est inutile d'ajouter que jamais paroisse ne connut une assistance aussi complète ...

Ces hommes aimaient cependant revoir, de temps à autre, le continent. La coutume voulait qu'à l'occasion des Gras et à la Saint-Michel, les domestiques eussent une journée à terre. C'était alors la grande descente dans les rues du Conquet

Les "kezeg enezennou", les chevaux des îles, s'en donnaient à cœur joie, liquidant royalement leurs réserves monétaires, à la plus grande satisfaction des taverniers et hôteliers, jusqu'au moment où ayant perdu toute leur raison, ils se faisaient enfermer dans une arrière-salle, appelée la chambre des députés. Les gendarmes, ce jour-là, savaient se montrer bienveillants et miséricordieux.. La Saint-Michel marquait la fin du contrat d'engagement : le soir, tout le monde, sur la cale, attendait le retour des fermiers, pleins de promesses pour les meilleurs. Tous voulaient revenir, mais, hommes libres, ils tenaient à choisir leur résidence ...

Aujourd'hui les îles sont quasi désertes. A Quéménès subsiste simplement un élevage de moutons, à Bériguet vit un garde-chasse. Trielen, la sinistre, hantée par le souvenir du choléra qui, vers 1890, décima la ferme, paraît définitivement morte. Seuls quelques marins de Saint-Pabu fréquentent encore l'île de Balanec, la plus belle de toutes, avec ses blocs granitiques, sa plage de sable fin, son cordon de galets, et son étang : le paradis des oiseaux ...

Et sur le continent, les goémoniers se font rares ... L'industrie de l'iode, à vrai dire, était vouée à l'échec. 25 tonnes de goémon vert, réduites à 5 tonnes après séchage, donnaient, après incinération, 1 tonne de soude, d'où l'on extrayait au maximum 15 kilos d'iode. Or, cet iode, nous pouvions l'acheter à des prix dérisoires au Chili, qui l'obtenait en sous-produit de la fabrication des nitrates. Les usiniers modifièrent alors leurs méthodes : désormais, l'algue sèche ne fut plus incinérée, mais lessivée, de façon à séparer les sels minéraux qui, décantés, donnaient le brome et l'iode, de la matière organique qu'on transformait en alginates dont nous avons décrit plus haut les usages ... Quel sera l'avenir des alginates ? De solides espoirs restent permis ...



Les fumées des fours à soude n'imprègnent plus ni la côte du Léon, ni l'archipel de Molène. Les fermiers des îles et leurs pittoresques domestiques sont revenus sur le continent. Et pourtant des jeunes pêcheurs, actifs, modernes, restent fidèles au goémon, améliorant chaque année les moyens de coupe, tandis que les usiniers cherchent une méthode de traitement direct de l'algue humide pour éviter la lourde corvée du séchage, sur la dune.

Il faut regarder l'avenir avec sérénité. L'industrie des algues marines renaîtra, après une longue récession, parce que des hommes jeunes, usiniers ou goémoniers, ont gardé la foi et ne veulent pas laisser perdre les immenses ressources que propose la mer aux marins de Bretagne.